

gération à dire que, parmi les musiciens contemporains, on n'en trouve pas de plus grand, et à dire aussi que M. Saint-Saëns peut être placé dans le nombre des plus grands musiciens de tous les temps et de tous les pays.

GEORGES MATHIAS.

## MODESTIE

A M. René de Récy

Plus d'un croit à sa victoire,  
N'étant pas très érudit;  
A qui connaît mieux l'Histoire  
Tout orgueil est interdit.

Tu pensais, triste éphémère,  
Atteindre au comble de l'art!  
Poète, regarde Homère!  
Ou, musicien, Mozart!

A tous ces géants énormes  
Que nous montre le passé  
Compare tes maigres formes,  
O lutteur bientôt lassé!

Des forces de la Nature  
Ils ont la fécondité;  
Ils ont la haute stature,  
La surhumaine beauté.

De ces montagnes sublimes  
Qui sans effort à nos yeux  
Montrent des fleurs, des abîmes,  
Et la neige dans les cieus.

Si nous écrivons trois lignes,  
L'Univers tout étonné  
Est averti par des signes  
Qu'un chef-d'œuvre nous est né.

Etourdi par le tapage,  
L'Univers est en arrêt.  
Le temps souffle sur la page:  
Le chef-d'œuvre disparaît.

On encense des idoles  
Avec les genoux pliés;  
Ceux dont on boit les paroles  
Demain seront oubliés.

Ne vas pas, toi qui m'écoutes  
En prêtant des airs narquois,  
T'aventurer dans des joutes  
Avec les grands d'autrefois!

Tu te verrais, pauvre athlète,  
Aussi faible qu'un enfant  
Qui prendrait une arbalète  
Pour combattre un éléphant.

C. SAINT-SAËNS.

Comme beaucoup de choses comiques, cette définition du commerce, pour ironique et plaisante, qu'elle soit, est parfaitement juste. L'argent n'est pas le but du commerce. Les hommes ont besoin de beauté, de vérité, de choses utiles : les artistes cherchent pour eux le beau; les savants, le vrai; les commerçants, l'utile. L'argent vient ensuite comme une juste rémunération du service rendu, de l'effort et du temps dépensés. Si l'argent entre en première ligne, tout disparaît : l'art devient cabotinage, la science charlatanisme, le commerce escroquerie; il ne s'agit plus de fournir aux gens ce qui leur est nécessaire, mais de leur en donner l'apparence, pour leur extorquer en retour, à peu de frais, le plus d'argent possible. Il n'y a pas à se le dissimuler : notre civilisation moderne entre dans cette voie. C'est ainsi qu'il y avait autrefois des auberges pour les voyageurs, et qu'il faut maintenant des voyageurs pour les auberges, où ils jouent le rôle du charbon dans les locomotives. On rencontre encore, heureusement, par-ci, par-là, de bonnes auberges qui vous donnent, pour un prix honnête, tout le confortable que vous êtes en droit d'exiger. Mais cela n'est rien en comparaison des auberges de l'âge d'or, comme il y en avait encore dans ma jeunesse. Je me souviens qu'une fois, en Bretagne, après une journée d'aventures sur terre et sur mer, harassé, exténué, j'arrivai à l'heure de la soupe dans une de ces hôtelleries d'antan. La table d'hôte méritait bien son nom, car l'hôte y présidait lui-même avec sa famille, accueillant les voyageurs comme des amis. On apporta un énorme gigot, parfumé et cuit à point, d'où le jus coulait comme d'une fontaine; l'hôte le découpait avec art et servait les convives de la meilleure grâce du monde. On ne mangeait jamais assez à son gré.

— Mais voyez donc cette petite tranche, vous disait-il, comme elle a bonne mine! Vous ne pouvez pas la refuser.

Et il fallait s'exécuter.

J'avais un bras de mer à traverser et ne savais comment faire.

— Justement, me dit l'hôte, un bateau part demain; le capitaine consentira sans doute à vous prendre.

Le lendemain matin, j'allai voir le bateau qui était assez grand, ponté, à deux mâts, ayant trois hommes d'équipage sans compter le capitaine, un tout jeune homme presque imberbe, brun et trapu, avec de grands yeux bleus dont la douceur n'excluait pas l'énergie. Il était d'une politesse et d'une réserve extrêmes, et me prit à son bord sans difficulté. Quand la direction du bateau fut bien déterminée, sa marche assurée, le capitaine disparut dans une écotille; je crus qu'il allait dormir.

Quelques minutes après, un son fin, agreste, résonna dans les flancs du navire. Le capitaine jouait du hautbois! Pendant toute la traversée, il joua les airs de son pays, ces airs d'un caractère si sauvage à la fois et si charmeur, qui reposent si bien de la musique trop civilisée, rafraîchissent l'âme comme une brise salée. Le soleil brillait de tout son éclat dans un ciel d'un bleu intense; de belles vagues écumeuses se succédaient à intervalles réguliers, et le navire, toutes voiles dehors, incliné légèrement sur le côté droit, suivait leur mouvement dans un rythme voluptueux. J'ai connu des heures plus enivrantes, je n'en ai pas connu de plus délicieuses. Pour être véridique, je dois avouer que deux femmes, assises sur le plancher, pâles, l'œil fixe et hagard, paraissaient éprouver des impressions bien différentes des miennes.

Nous approchons du terme de cet heureux

voyage. Le hautbois se tut; le capitaine remonta sur le pont. Je m'approchai et lui demandai ce que je lui devais pour la traversée.

Il recula d'un pas, rougit jusqu'aux yeux.

— Mais..., me dit-il d'un air offensé, vous ne me devez rien!...

Et me voilà, à mon tour, rougissant, fort embarrassé de mon personnage, désolé d'avoir blessé cet honnête garçon.

— Au moins, lui dis-je, me permettez-vous de donner quelque chose à vos hommes?

— Faites, je ne peux pas vous en empêcher.

Et il se détourna pudiquement pour ne pas voir.

J'espérais le rejoindre, l'inviter à déjeuner, lui faire accepter au moins un verre de bière; mais le lendemain, mon œil interrogea vainement la mer et l'horizon : dès l'aurore, le poétique navire et son harmonieux capitaine avaient disparu.

Ces mœurs primitives, ce désintéressement existent-ils encore quelque part?

C. SAINT-SAËNS.



## SAINT-SAËNS

SYMPHONISTE

Nous recevons de l'éminent Directeur du Conservatoire de Paris, M. Th. Dubois, la lettre suivante :

Paris, le 17 octobre 1901.

Cher Monsieur,

Vous me demandez quelques mots sur Saint-Saëns considéré comme symphoniste. Je le fais bien volontiers, en vous disant que je le tiens sans conteste pour le premier de nos symphonistes.

Par la clarté des idées, l'originalité des rythmes, l'imprévu des harmonies, la simplicité apparente de l'ensemble, la richesse incomparable du développement, l'architecture générale, nul actuellement ne peut lui être comparé, non seulement en France, mais encore à l'étranger. On le sent nourri de la moelle des plus grands maîtres du passé, et ses œuvres, bien qu'elles ne ressemblent pas aux leurs, ont une force, une solidité, une saveur, une maîtrise qui commandent l'admiration.

Saint-Saëns est à la fois un grand maître, un grand classique et un grand moderne. On ne lui a pas toujours rendu justice et il a eu à souffrir de l'indifférence du public, mais il a lutté sans défaillance, avec une énergie indomptable, avec la foi de l'artiste convaincu. Il a enfin conquis la gloire qui lui est légitimement due, et je suis heureux de lui rendre ici un hommage public qui, je ne crains pas de le dire, est partagé par tous ses confrères.

Croyez, cher Monsieur Mangeot, à mes meilleurs sentiments.

Th. DUBOIS.

## Une Traversée en Bretagne



our le monde connaît ce dialogue de *Bourgeois gentil-homme*, entre M. Jourdain, qui parle de feu son père, et un farceur qui se moque de lui :

M. JOURDAIN. — Il y a de sottes gens qui me venent dire qu'il a été marchand.

COVELLIER. — Lui marchand? C'est pure méditation, il n'y a jamais été! Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il avait fort obligé, fort officieux; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

# LE SAMUD

OLAVIER MUET DUROISSEUR BREVETÉ S. G. D. G.  
Chez tous les marchands de pianos et de musique de Paris et des Départements  
et chez M. L. PINET, seul concessionnaire, 60, Cours de Vincennes, Paris.